

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Journal paraît deux fois la semaine : le Mercredi et le Samedi.

Pour Roubaix : 18 fr. par an,
10 fr. pour six mois,
6 fr. pour trois mois.
Pour le dehors, les frais de poste en plus.
Un numéro : 25 centimes.

Bureau du Journal, 20, rue Neuve,
A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

Les annonces et les réclames publiées dans le Journal de Roubaix paraissent le Dimanche dans le Journal d'Annonces qui contient le BULLETIN COMMERCIAL de Roubaix et de Tourcoing.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 24 décembre.

Souscription pour l'armée d'Italie.

AVIS.

Dans sa séance du 19 de ce mois, le Comité de souscription pour les blessés de l'armée d'Italie, réuni sous la présidence de S. M. l'Impératrice, a adopté les résolutions suivantes :

Les demandes de secours qui ne sont pas encore parvenues au Comité devront lui être adressées avant le 16 janvier 1860, terme de rigueur.

Ne sont point admis à participer aux secours :

Les militaires blessés qui ont été pourvus d'emplois salariés ;

Les militaires blessés qui reçoivent de la munificence de l'empereur des suppléments de pensions sur sa cassette ;

Les veuves de militaires pourvues de débits de tabac ou de bureaux de poste ;

Les militaires blessés restés sous les drapeaux et qui peuvent continuer de servir, aux besoins desquels l'Etat n'a pas cessé de pourvoir ;

Leurs ascendants ;

Les frères et sœurs des militaires tués ou blessés, à l'exception toutefois des frères et sœurs mineurs restés orphelins.

(Moniteur universel).

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

La population de notre ville, mise en émoi par l'alarme répandue mercredi soir, a compris l'importance du danger et s'est portée immédiatement sur le théâtre de l'incendie avec un empressement des plus louables. Dès les premiers moments, chacun prévoyait qu'il faudrait un grand dévouement pour éviter une catastrophe. Les secours furent organisés de la façon la plus intelligente. Ce n'était pas sans émotion que l'on admirait l'héroïque dévouement de nos pompiers et l'énergie de leurs dignes chefs. MM. les commissaires de police, le lieutenant de gendarmerie et le maréchal-des-logis ont contribué à maintenir le plus grand ordre.

On remarquait surtout, parmi les travailleurs infatigables, MM. les directeurs et professeurs du collège de Roubaix, MM. les ecclésiastiques des deux paroisses et les Frères de la Doctrine chrétienne. Tous se sont dévoués ; ils n'ont consenti à prendre de repos que lorsqu'il y eût certitude que le danger avait disparu.

Quand on songe à ce qu'il a fallu d'efforts pour combattre l'incendie et arriver à préserver la filature, on ne peut qu'applaudir à l'immense résultat obtenu par les sapeurs-pompiers. Les 650 ouvriers employés dans les ateliers de MM. Motte-Bossut et C^{ie}, reprendront leurs travaux dans quelques jours. Le bâtiment incendié ainsi que les marchandises sont assurés par treize compagnies.

La perte est évaluée approximativement à 200,000 francs.

On cite, comme s'étant particulièrement distingués, MM. Delannoy, blessé grièvement, Narcisse Dupire, sergent de la première escouade, Avettant, sergent, les caporaux Germain Duvivier, Marchand, F. Rohart, Avettant, Cahil, Louis Destombes, Dubeaupaire, caporal-sapeur, Achille Delfosse, Minart, Hespel, J.-B. Desmettre, Vrone, sapeur de feu.

Nous apprenons à l'instant que le pompier César Delannoy, qui a été grièvement blessé en tombant de la plate-forme sur le gazomètre, est malheureusement décédé hier soir à neuf heures.

Nous nous empressons de reproduire la lettre suivante qui vient de nous être adressée :

Monsieur le directeur gérant du Journal de Roubaix,

Encore sous le coup des émotions inséparables d'un sinistre comme celui qui vient de nous frapper, nous éprouvons néanmoins le besoin d'accomplir immédiatement un devoir de reconnaissance envers tous ceux qui nous ont si généreusement venus en aide.

Nous ne saurions assez chaleureusement remercier nos braves Sapeurs-Pompiers et leurs

dignes chefs de la spontanéité et de l'énergie des secours qu'ils nous ont apportés en cette triste occasion ; tous nos sentiments de très-sincère gratitude leur sont acquis.

Nous ne saurions pas plus oublier tous nos concitoyens dont le zèle empressé ne nous a jamais fait défaut ; et si, dans cette pénible circonstance, nous trouvons un motif de consolation, c'est bien certainement dans le souvenir de la sympathie qu'ils viennent de nous témoigner si cordialement.

Veillez agréer, Monsieur, nos salutations empressées.

MOTTE-BOSSUT et C^{ie}.

Roubaix, 23 décembre 1859.

A Monsieur le directeur-gérant du Journal de Roubaix,

Monsieur,

Le *Mémorial* contient, dans son numéro de ce jour, un article relatif à l'incendie du magasin de MM. Motte-Bossut et C^{ie}.

Sans vouloir m'attacher à rectifier quelques détails inexacts, je tiens essentiellement à ce que l'on sache que je n'accepte point les éloges exagérés qui tendent à m'attribuer personnellement tout le succès obtenu.

Je dois donc déclarer, dans l'intérêt de la vérité, que le dévouement et le zèle éclairés du capitaine-ingénieur, des lieutenants et de l'adjudant-sous-officier ont contribué, d'une façon incontestable, à conjurer l'imminence du danger. Tous les ordres ont été compris et exécutés par nos pompiers avec un dévouement qu'on ne saurait trop louer, et j'ai été heureux de leur adresser l'expression bien sincère de ma satisfaction pour les nouveaux titres qu'ils ont acquis à la reconnaissance de nos concitoyens.

Veillez, Monsieur, donner place à ma lettre dans les colonnes de votre journal et recevez, je vous prie, l'assurance de ma considération distinguée.

A. GRIMONPREZ,

Capitaine-Commandant par intérim

Roubaix, 23 décembre 1859.

M. Dewarlez aîné nous adresse la lettre suivante, avec prière de l'insérer :

Roubaix, 22 décembre 1859.

Monsieur le Rédacteur,
Une tournure de phrase, échappée sans doute à la promptitude de la rédaction dans votre article du 21 décembre, concernant l'incendie de la maison Devos, pourrait donner à croire que j'avais laissé en mauvais état le matériel du corps des Pompiers, car vous dites : « Malgré l'excellent état du matériel qu'on avait fort heureusement réparé depuis peu de jours, &c. »

Il ne me convient pas d'accepter ce reproche indirect, et, à cet effet, je vous prie d'ajouter que ces réparations consistaient dans le graissage et le nettoyage de l'extérieur des pompes et boyaux.

J'ai été assez heureux pendant que je commandais le corps des Pompiers, et ce, grâce au dévouement de tous et au loyal concours des officiers et sous-officiers, pour arriver constamment sur les incendies avec un matériel en bon état, et ne m'y suis jamais trouvé avec deux pompes à demi pleines d'eau gelée et conséquemment hors de service. — Il n'est donc pas convenable de faire suspecter ma surveillance, pour mieux faire valoir celle de mes successeurs, dont le mérite n'a d'ailleurs pas besoin de ces petits moyens pour être parfaitement apprécié.

Je compte sur votre impartialité pour l'insertion de la présente dans votre prochain numéro, et j'ai l'honneur d'être bien sincèrement, Monsieur, votre très humble serviteur,

C. DEWARLEZ aîné,
Architecte.

Le souvenir des services rendus par M. Dewarlez est présent à notre mémoire et nous regrettons qu'il ait pu voir dans les quelques lignes publiées, une intention de faire suspecter sa surveillance, lorsqu'il commandait le corps des Sapeurs-Pompiers.

Si, comme nous l'avons dit, des réparations ont été faites, c'est qu'on les avait jugées nécessaires ; ce n'est pas à nous de discuter ce

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 24 DÉCEMBRE 1859.

N° 7.

UN CONSPIRATEUR*

Par RIDDERSTAD.

Pour faire suite au *Traban*.

VI

Le magicien. (Suite.)

De temps en temps, le duc lançait à la dérobee, par-dessus l'épaule de Feldmans, ses regards enflammés sur mademoiselle Rudenskold, qui semblait ne pas y faire attention. Il eût donné beaucoup pour savoir si elle avait la broche au cœur enflammé ; mais un châle croisé sur la poitrine lui cachait le cou et les épaules.

La princesse, qui causait, dans une autre partie du salon, avec quelques personnes de son entourage, appela auprès d'elle le baron Weissenbourg.

(Reproduction interdite.)

« Baron, lui dit-elle, vous ne paraissez pas ce soir à la hauteur de votre rôle. Que sont devenus vos bons mots, vos anecdotes, vos contes plaisants, vos tours de magie ? Altons, monsieur, produisez-les, ou nous porterons plainte auprès de votre cour. »

— Votre Altesse m'effraie : une plainte de sa bouche m'attirerait l'éternelle disgrâce de mon souverain, et j'en mourrais de douleur. C'est précisément à ces contes et à ces tours que je dois la faveur de Son Altesse le duc d'Altenbourg. Commandez. Altons, je suis à vos ordres.

— Dites-moi, par exemple, monsieur, comment vont actuellement les affaires de l'Europe.

— Mal, très mal, Altesse.

— Mon Dieu ! vous prenez un air sombre, comme si vous parliez sérieusement.

— Si vous le permettez, je vais avoir l'honneur de prouver ce que j'avance. D'abord, la reine de Portugal est malade, et si gravement que son état ne s'améliore point, malgré la Vierge miraculeuse que l'on a portée récemment en procession solennelle au palais royal, où Son Altesse le régent et les grands dignitaires l'ont reçue et escortée jusqu'à la chambre de Sa Majesté. Voilà qui va certes fort mal. L'impératrice douairière d'Autriche ne se porte pas mieux : elle continue à se désoler de la perte de son époux, et il a fallu la saigner trois fois il y a quelques jours. Elle vient, en outre, d'être atteinte d'une fièvre rhumatismale d'un caractère inquiétant. Je ne parlerai ni de l'Angleterre, ni de la France, ni de l'Espagne, ni de la Prusse, ni de la Russie, mais partout les dames sont dans une triste position. Ce qu'il y a de pis, c'est que le nouvel empereur François I^{er} vient de prendre, contre les femmes en

général, une mesure d'une rigueur excessive :

— Une mesure rigoureuse ! En ce cas, je lui prédis un règne agité. On m'a dit qu'il est plus facile de commander à tout un régiment qu'à une seule femme.

— L'empereur n'en a pas moins déclaré qu'il n'en admettrait aucune à ses audiences. En un mot, il leur a interdit l'entrée du palais.

— Sérieusement ? ou n'est-ce qu'une plaisanterie ? L'empereur François veut-il se faire moine ?

— Il veut probablement être un monarque juste.

— Comment, monsieur ? La justice fuirait-elle un palais ouvert aux dames ?

— Peut-être l'empereur connaît-il sa faiblesse. Il n'est pas facile de rester impartial, quand on est ébloui des éclairs de deux beaux yeux.

— Mais je vous ai demandé l'état de l'Europe, et vous ne me parlez que des femmes.

— C'est tout naturel, l'Europe en est une. N'avais-je pas raison de vous dire que ses affaires vont mal ?

— Vous êtes un habile diplomate. Sur ces entrefaites, le duc, qui avait quitté le jeu, s'approcha.

« Est-il vrai, baron, dit-il à Weissenbourg, que vous êtes un véritable sorcier ? On dit que vous faites, à volonté, du blanc le noir et du noir le blanc ? »

— En politique, oui ! N'est-ce pas la première condition pour être bon diplomate ? Ce dernier joue parmi les hommes le rôle du caméléon parmi les animaux... y compris même la bosse, ajouta-t-il en indiquant la sienne.

Les rires accueillirent cette allusion, d'autant plus que Weissenbourg les provoqua lui-même.

« Montrez-nous donc quelques-uns de vos tours, reprit le duc, vous nous ferez beaucoup de plaisir. »

Weissenbourg sourit. Après un instant de réflexion, il demanda un morceau de papier et pria le duc d'y écrire un mot ; il fallait, ajouta-t-il, que ce fût quelque chose qui intéressât vivement Son Altesse et eût été sa principale préoccupation de la journée.

« Quelqu'un verra-t-il ce que je vais écrire ? demanda le régent. »

— Cela dépendra de Votre Altesse. »

Le duc traça le nom de mademoiselle Rudenskold et plia aussitôt le papier sans le montrer à personne.

« Mesdames et messieurs, reprit Weissenbourg, vous voyez que je tiens ce papier de la main droite. »

— Oui !

— Je vous demande pardon, poursuivit-il en s'adressant à mademoiselle Rudenskold ; permettez-moi de vous emprunter le mouchoir que vous avez sur les genoux.

— Avec plaisir.

— Ayez la bonté de remarquer que je n'ai en main que le papier et le mouchoir.

— Nous le voyons.

— J'enveloppe le papier dans le mouchoir. C'est fait. Pour réussir, il faut, en outre, que j'invoque des puissances invisibles. Afin qu'elles m'exaucent, je supplie les dames de vouloir bien mettre la main sur leur cœur, et si les messieurs en ont aussi, je leur adresse la même prière. Voilà donc tout prêt. Le moment est venu. L'énigme va être résolue. Je tiens encore en main le mouchoir et le papier. — Attention... Hokus, Pokus, Husch !... »

A ce dernier mot, le mouchoir disparut de la